

Donald Davidson, *Paradoxes de l'irrationalité*, tr. de Pascal Engel, Combas, Éditions de l'Éclat, coll. « Tiré à part », 1991.

Renée Bilodeau

Volume 20, numéro 2, automne 1993

Perspectives sur la phénoménologie et l'intentionnalité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027238ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027238ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bilodeau, R. (1993). Compte rendu de [Donald Davidson, *Paradoxes de l'irrationalité*, tr. de Pascal Engel, Combas, Éditions de l'Éclat, coll. « Tiré à part », 1991.] *Philosophiques*, 20(2), 503–506. <https://doi.org/10.7202/027238ar>

C O M P T E S R E N D U S

Donald Davidson, *Paradoxes de l'irrationalité*, tr. de Pascal Engel, Combas, Éditions de l'Éclat, coll. « Tiré à part », 1991.

par Renée Bilodeau

Un agent agit intentionnellement lorsque son action est causée par ses croyances et pro-attitudes. Il arrive cependant que, bien qu'un agent accomplisse intentionnellement une action sur la base de ses raisons, il ait de meilleures raisons de ne pas accomplir cette action. Ainsi en est-il du fumeur qui s'allume une cigarette en se répétant qu'il doit cesser de fumer. Si l'envie de fumer est irrésistible, ou si le fumeur ne se fait pas une obligation d'accomplir l'action qu'il juge la meilleure, il n'y a rien d'irrationnel, c'est-à-dire d'inconsistant, dans sa situation. Les choses se corsent toutefois si l'agent entérine le principe de continence, qui dicte, tout bien considéré, de se conformer à son meilleur jugement. Envisagé de la sorte, ce type d'actions, dites akratiques, pose une difficulté particulière à la théorie causale de l'action : le fait qu'une action intentionnelle soit causée par ce que veut l'agent donnerait à penser que ce qu'il veut le plus, ici cesser de fumer, a le plus de pouvoir causal. Comment alors un agent peut-il accomplir intentionnellement une action quand il évalue qu'il est préférable d'en accomplir une autre et qu'il a le pouvoir de le faire ?

Face à ce premier paradoxe de l'irrationalité, Davidson s'est vu forcé de reprendre sa théorie des syllogismes pratiques et a dû renoncer à son intuition de départ, qui était d'éliminer les intentions du nombre des états mentaux. Il s'est d'abord attaqué au problème dans l'article « How is Weakness of the Will Possible ? » (1970, tr. fr. dans *Philosophie*, 3, 1984). Les thèses qu'il y développe allaient cependant être laissées en veilleuse pendant une douzaine d'années, jusqu'à ce qu'une contribution à un recueil d'articles sur Freud lui fournisse l'occasion d'y revenir. De 1982 à 1985, il allait écrire quatre articles sur la rationalité, tentant de clarifier aussi bien cette notion que la structure des raisonnements pratiques et les mécanismes qui rendent possibles les défaillances de la rationalité, qu'elles se manifestent par l'action akratique, le refus d'ajuster ses croyances face à des données qui les contredisent, la tendance à prendre ses rêves pour des réalités [*wishful thinking*], la duperie de soi, ou autrement. Trois de ces textes ont été traduits par Pascal Engel et, si l'on peut regretter l'absence du quatrième (« Incoherence and Irrationality »), il faut néanmoins saluer cette initiative qui offre aux lecteurs francophones l'occasion de mieux connaître une partie de l'œuvre d'un des plus illustres philosophes contemporains.

La stratégie employée par Davidson pour rendre compte de l'akrasie consiste à se dissocier d'Aristote pour faire des intentions, plutôt que des actions, la conclusion des inférences pratiques. Selon son analyse, dans les cas d'actions irrationnelles, les intentions de l'agent ne sont pas cohérentes avec le jugement conditionnel auquel l'ont conduit les étapes précédentes de son raisonnement. Ce clivage s'explique par le fait que, contrairement à ce qu'il en est des actions rationnelles, les actions irrationnelles sont causées (entre autres) par un événement mental qui n'est pas une raison de ce qu'il cause. Cette hypothèse permet de dissoudre le paradoxe car, bien que la relation logique entre le contenu des raisons et l'action soit défectueuse, la relation causale entre événements mentaux et action, laquelle est la caractéristique des actions intentionnelles, demeure.

La solution apportée au premier paradoxe de l'irrationalité ouvre toutefois sur un second paradoxe. Le seul schème d'explication qui s'applique clairement à l'action intentionnelle requiert que sa cause soit une raison. Or c'est précisément ce qu'exclut ce portrait des actions irrationnelles. Pour que la proposition de Davidson soit satisfaisante, il lui faut maintenir que les actions irrationnelles sont rattachées au contenu des états mentaux des agents malgré qu'elles procèdent d'une rupture dans la chaîne des raisons. Comment ces objectifs sont-ils conciliables ? Pour répondre à cette question, *Paradoxes de l'irrationalité* ajoute à l'analyse initiale une thèse selon laquelle l'esprit est divisé en sous-systèmes quasi indépendants qui interagissent les uns avec les autres de diverses façons. Chaque sous-système a sa cohérence propre, l'irrationalité surgissant lorsque ces sous-systèmes ne parviennent pas à s'intégrer en un seul ensemble cohérent et que les croyances et pro-attitudes d'une partie de l'esprit manifestent un plus grand degré de cohérence que le tout. L'agent accomplit alors, en fonction des raisons d'une partie de son esprit, une action qui satisfait la pro-attitude qu'il favorise inconditionnellement (je désire fumer), aux dépens de celle qui satisferait sa meilleure raison, tout bien considéré (je devrais cesser de fumer).

Sans se conformer au modèle freudien, cette analyse en retient quelques éléments généraux, à propos desquels Davidson insiste pour dire qu'ils sont essentiels à toute théorie de l'irrationalité. Notamment, elle rend compte de l'action grâce à un modèle dans lequel s'entremêlent des explications en termes de raisons, approche que privilégie la psychologie populaire, et des interactions causales proches de celles que l'on fait intervenir pour traiter des événements physiques. « Duperie et division » exploite cette position en examinant plus en détail de quelle façon une partie de l'esprit peut en influencer une autre, causalement ou rationnellement, et à quelles conditions le résultat de cette interaction sera taxé d'irrationalité. Dans tous les cas, l'intuition qui guide la démarche davidsonienne est qu'on ne rend compte de l'irrationalité qu'en montrant comment coexistent des désirs et des croyances incompatibles. Contrairement à ce qu'avancent d'autres théories, ni les débordements passionnels, ni l'oubli de vérités désagréables ne sont des manifestations d'irrationalité car en eux, ou grâce à eux, s'estompent les incohérences entre les croyances et désirs d'un agent qui sont la marque de l'irrationalité.

Le principal problème que soulève cette suggestion d'une partition de l'esprit est qu'elle est difficilement conciliable avec le principe de charité qui

est, pour Davidson, à la base de notre interprétation du langage et des croyances d'autrui. La première a pour fonction de permettre la coexistence de croyances et de désirs incompatibles, alors que le second est un principe méthodologique qui veut que toute interprétation procède de l'idée que les croyances de l'autre sont vraies et consistantes. La thèse selon laquelle l'irrationalité n'est attribuable à quelqu'un que sur fond de rationalité est cependant une conséquence directe des théories du langage de Davidson. Pour déterminer si cette thèse est défendable, il reste encore à clarifier comment sont liés langage et rationalité, question à laquelle s'attaque le dernier article du recueil, « Animaux rationnels ».

À partir de l'affirmation qu'avoir des attitudes propositionnelles est une condition suffisante de rationalité, Davidson soutient que ce trait en est aussi une condition nécessaire. En raison du caractère holistique du mental, ce réquisit n'est rempli que par les animaux qui ont un nombre indéfini d'attitudes propositionnelles. N'avoir qu'une attitude propositionnelle est exclu car chacune est tributaire d'un ensemble d'autres croyances et pro-attitudes : pour croire que le chat est dans l'arbre, il faut avoir nombre de croyances à propos des chats et des arbres, de leur apparence, des habitudes des premiers, etc. Sans une logique correcte dans ses grandes lignes, ce réseau de pensées ne peut être le propre d'un individu. Et de même dans le concept de croyance, car avoir une croyance exige que l'on sache que ce que l'on a à l'esprit est susceptible d'être vrai ou faux. Le concept de croyance est ainsi lié à celui de vérité objective, et la question qui se pose alors est celle de savoir quand une créature les possède. Sans pouvoir démontrer qu'elle est le seul moyen, Davidson avance que la communication linguistique est la meilleure façon d'en juger. Le concept de vérité objective devient de la sorte dépendant du langage et du concept de vérité intersubjective. En concluant que « la rationalité est un trait social que seuls les communicateurs possèdent », Davidson boucle la boucle : il n'y a pas de rationalité sans langage, comme il n'y avait pas de compréhension du langage sans présupposition de rationalité. L'irrationalité n'est attribuable à un agent que lorsque l'interprète désespère de rendre les actions de celui-ci consistantes avec ses croyances et pro-attitudes, ou de rendre ses états mentaux consistants entre eux.

Plusieurs idées mises de l'avant dans ce recueil demandent à être précisées. Décrire comment opèrent les causes mentales qui ne sont pas une raison de ce qu'elles causent n'explique pas pourquoi celles-ci ont tantôt le dessus et tantôt non. Doit-on, pour ce faire, réintroduire l'ancienne métaphore du combat entre la Vertu et la Tentation ? Les concepts de cause et de raison suffisent-ils à analyser les relations des différentes parties de l'esprit entre elles ? Y a-t-il une manière moins « rationaliste » d'aborder le problème de la rationalité que de le prendre par le biais des attitudes propositionnelles ? Quoi qu'il en soit de ces difficultés, ces textes sur l'irrationalité illustrent bien ce qui donne tant de force aux thèses de Davidson, à savoir leur pouvoir de réconcilier des éléments apparemment contradictoires sans rien leur enlever de leur rigueur.

Je noterai en terminant que la traduction de Pascal Engel est simple et claire, fidèle à l'américain, et qu'elle nous épargne les néologismes dont les traductions françaises sont trop souvent prodigues. On peut cependant faire

reproche à l'éditeur d'avoir laissé passer trop de coquilles, ce qui donne parfois lieu à des contresens.

Philosophy Department
Stanford University

